

Etude de l'utilisation des néologismes chez un patient schizophrène : les mots découpés pour survivre

Guy * GIMENEZ , Jean - Louis ** PEDINIELLI, Georges*** ROUAN

Argument

L'utilisation des néologismes chez les schizophrènes a déjà été largement étudiée d'un point de vue psychopathologie, linguistique, sémantique¹. A partir de la thérapie d'un patient psychotique, je mettrai à l'épreuve deux hypothèses de travail, l'une sur la création des néologismes. l'autre sur leur utilisation dans la dynamique relationnelle.

-1°) Première hypothèse. La création de néologismes est sous-tendue par la nécessité pour le patient de transformer les objets extérieurs pour en faire des objets narcissiques, intégrés à son monde interne, sa néo-réalité délirante. Cette création est à comprendre dans le double mouvement destruction-reconstruction des mots pour constituer un néo-vocabulaire. Ce double mouvement est décrit par Freud en 1924 concernant la construction du délire. Le premier temps, le mouvement «négatif» (ici le mécanisme de morcellement) permet de se protéger contre la charge affective des mots : la reconstruction permet la création de formes narcissiques, utilisées de façon omnipotente : en transformant les mots, le patient transforme ce que ces mots sont censés représenter, le fragment de monde extérieur qui lui est intolérable. Les mots sont ainsi souvent utilisés comme des choses, ne représentant pas l'objet absent mais le présentant de façon magique et omnipotente.

- 2°) Seconde hypothèse. L'utilisation des néologismes permet au patient de gérer la distance à l'autre, et en particulier de le maintenir éloigné quand il se sent trop en danger, faute d'un pare-excitation, d'un filtre assez efficace.

L'abandon de l'utilisation des néologismes passe, dans le travail thérapeutique, par l'élaboration d'un pare-excitation, et le développement de l'activité pré-consciente permettant la symbolisation (et la mise en pensée) des expériences jusqu'alors insupportables.

I . Transformation des objets par le morcellement actif : fourchettes, mots, interlocuteur

Jérôme est un patient schizophrène de trente-cinq ans qui présente un discours, très riche en néologismes.

Une de ses activités favorites consiste à émettre en fragments minuscules des fourchettes et des couteaux en plastique. Jérôme dit qu'il casse les fourchettes pour trouver des objets à l'intérieur : des diamants et des petits miroirs qu'il fabrique lui-même. Il trouve dans les objets ce qu'il crée et qui lui permet de se voir, il se retrouve dans les objets qu'il découpe en morceaux. Grâce à cette transformation, par ce morcellement actif, les objets (fourchettes, couteaux), deviennent ainsi des objets précieux, investis. Et dans ce mouvement même de transformation de l'objet, il l'investit, le «fabrique», en fait un objet interne narcissique, un miroir.

Comme Jérôme casse les fourchettes, il découpe les mots² pour en faire des néologismes intégrés à son délire. Pour être investis, les objets externes sont ainsi préalablement attaqués, clivés, morcelés puis reconstruits narcissiquement. C'est autour de la création et l'utilisation de néologismes que nous centrons notre réflexion.

La première fois que je rencontre Jérôme, je prononce son nom en le saluant (je le nommerai Mr. Bamasson). Il me reprend alors vivement en précisant qu'il se nomme «Xlasson. Lasas» (je remarque que dans la transformation, il a gardé la seconde partie de son nom (asson), a supprimé la première partie (Bama) à laquelle il a substitué X qu'il accole à Lasson). Il précise qu'il est autrichien, n'a ni père, ni mère, ni enfant : il est sans famille, sans origine³.

Jérôme indique les carreaux de la pièce, les touche et dit : «Ils sont Xanax»⁴. Il tente ainsi de traduire une impression agréable qui semble se dégager de lui

4 L'ensemble des travaux sur les néologismes sont recensés par J. Dor : «Documentation bibliographique sur les néologismes, les glossolalies et la psychopathologie du langage», in Bulletin du Centre de formation et de recherche psychanalytique (Esquisses psychanalytiques), n°3, printemps 1985, pp 129-138. Les recherches les plus marquantes demeurent celles de BOBON J. Introduction historique à l'étude des néologismes et des glossolalies en psychopathologie. Paris. Masson. 1952 ; FLOURNOY Th Des Indes à la planète Mars - Etude sur un cas de somnambulisme avec glossolalies. Paris. Alca. 1900. rééditée au Seuil : MEADER. A. «La langue d'un aliéné. Analyse d'un cas de glossolalie». In archives de psychologie n° 9.1910

quand il en parle. Je le lui verbalise ; que je suis sourit psychologue et que je suis là pour entendre ce qu'il a à me dire. Jérôme répond que les psychologues c'est Xanax. Il utilise ce néologisme pour parler de l'objet-psychologue et d'une partie de la pièce, la surface du mur, qu'il touche à plusieurs reprises⁵.

Je repère ainsi la liste des liens possibles entre ce terme (Xanax) et les qualités de l'objet qu'il indique (le carrelage) : je ne sais pas si Xanax c'est le carrelage ou si c'est lisse, ou froid ou bleu, ou tranquillisant.

* Maître de conférence en psychologie clinique - Université d'Aix - Marseille 1 - 29, rue Robert Schuman - 13621 AIX-EN-PROVENCE Cedex 1

** Professeur en Psychologie clinique - Université d'Aix - Marseille 1 - 29, rue Robert Schuman - 13621 AIX-EN-PROVENCE Cedex 1

*** Maître de conférence en psychologie clinique - Université d'Aix - Marseille 1 - 29, rue Robert Schuman - 13621 AIX-EN-PROVENCE Cedex 1

Le dictionnaire comme pare-excitation nécessaire

Durant cet entretien, Jérôme utilise de nombreux autres néologismes. Je tente de saisir ses phrases en repérant le contexte, en émettant des hypothèses sur leur sens, et en cherchant à repérer les lignes associatives de son discours. Il me dit par exemple : «Tilus c'est Tinax c'est le haut du Cirus, etc.».

Je vais ainsi ressentir un écho contre-transférentiel du morcellement du patient et du découpage qu'il fait subir aux mots : je me sens au bout d'un moment **morcelé** : je garde en suspens trop de mots dont le sens est incertain, ou qui demeurent incompréhensibles. Je ne parviens plus à l'écouter dans ma tentative de «retenir ces mots, ces phrases. Je me sens éparpillé comme le patient et comme ses mots dans ma tête.

La prolifération des néologismes me pousse lors de l'entretien suivant à prendre des **notes**. Dans un premier temps, je fais l'hypothèse que Jérôme utilise un **dictionnaire de mots** stables qu'il substitue à certains mots de ses phrases, et j'ai l'idée qu'il suffit de repérer les mots substitués, et le mode de substitution pour communiquer avec lui. J'essaie ici de constituer un espace qui n'est ni lui ni moi mais un troisième celui de la feuille.

A l'entretien suivant, je me présente, comme prévu, avec une **feuille** sur laquelle je pense noter ses néologismes. Jérôme ne semble pas étonné par mon activité de notation et explicite le sens des mots à ma demande. Il participe activement à cette élaboration du «dictionnaire» et prend du temps pour **épeler** quelques-uns des termes de son néo-vocabulaire, indiquez leur signification, c'est à dire les relier à des mots connus. De plus, il les répète, afin de me permettre de les écrire, et me reprend quand je les prononce «mal»⁶. Il dit par exemple «Xamerntz» X-A-M-E-R-N-T-Z» en insistant sur le «Z» il surveille que j'écrive correctement et insiste «Z», hein». Je me rends compte qu'il m'investit comme un scribe, ou plutôt comme sa main qui noterait ce que sa bouche dit.

Si la prise de notes avait une fonction **pare-excitative pour moi**, face à un éprouvé de morcellement et d'éparpillement, elle l'avait également **pour lui**, comme s'il était moins en danger du fait que notre relation soit médiatisée par ces feuilles-dictionnaire. La feuille a ainsi pris une place dans la relation comme filtre pare-excitatif, dictionnaire de **liaison** entre son monde interne et mon monde interne, comme une zone intermédiaire où les émotions passent.

a) Transformation de mon nom et mon prénom

Jérôme m'explique la transformation de mon prénom, Guy en «Geys» : «Le G ne change pas. Le u devient e (transformation non expliquée). Le y demeure : il réécrit sur la même lettre (transformation reflexive). On rajoute un s à la fin». Par ces transformation, je deviens un «Geys», terme qui désigne dans sa langue «un homme d'une autre race, de sa race. Ainsi, quand mon nom a été transformé, j'ai été transformé, à son image, (comme les petits miroirs dans lesquels il peut se regarder), de sa race. Les Geys peuvent transformer les hommes en femmes 7. Mais lui, explique-t-il ne le fait pas : l'homme en effet ne peut avoir de seins ovales, et l'homme ne peut avoir la «chatax» (dit-il en montrant son sexe).

Jérôme transforme également son nom et explique que son ancien nom. «C'est annulé», et il reprend en s'adressant à moi : «En fait Bamasson c'est votre nom». La transformation de mon nom a fait de moi un être comme lui et son nom est devenu le mien.

Ici encore, il me renvoie à la relation et à une possibilité de lien entre lui et moi. Je suis celui qu'il était avant la transformation. Il a constitué un système de liaisons entre nous à travers la transformation des mots. Son nom devient mon nom. Je deviens Jérôme et je suis ainsi placé dans la relation comme **identifié à une partie de lui**⁸.

2 J'essaie de recevoir ses mots, comme des objets qu'il me donne. Je les garde en «suspension», non encore associés, liés, pensés dans l'attente d'un travail de symbolisation.

3 Jérôme me signifie qu'il est étranger (l'un de nous est un étranger à l'autre, il dira de moi également plus tard que je suis étranger) et (qu'il n'est pas inscrit dans une généalogie).

4 Comme Mussoppo, présenté par D. Anzieu, ce patient utilise pour parler des palindromes, mots qui peuvent se lire à l'endroit comme à l'envers (Anzieu, 1992).

5 Je repère le lien avec le tranquilisant du même nom mais ne dis rien.

b) La maîtrise omnipotente de la relation par les néologismes

Grâce au «dictionnaire», je commence à pouvoir parler un peu avec lui avec les néologismes qu'il crée, en les reliant verbalement à leur traduction en français. J'ai alors l'illusion que je peux apprendre sa langue et communiquer avec lui. Mais très vite, Jérôme saisit la feuille et «**corrige**» les mots qui y sont notés, en les raturant, de telle manière que mes propres inscriptions ne puissent plus être retrouvées. Jérôme barre la traduction de «Zatz» et note : «**annuler**». Il semble que Jérôme tente de maintenir une **maîtrise omnipotente** sur le dictionnaire.

Alors qu'il écrit sur la feuille, je traduis intérieurement «Zatz, est le pays, où se trouvent les Ylets, et c'est également ce qui est dehors». Jérôme ajoute alors «tsey» à la fin du mot «Zatz». Il expliquera que «Zatz» devient «Zatzey». Ainsi Jérôme indique-t-il que la méthode de traduction de son monde au mien est dynamique, évolutive, et surtout non maîtrisable et que la création d'une feuille-dictionnaire ne peut traduire directement son vocabulaire⁹.

Jérôme ne me permet pas de passer outre ses défenses : la transformation des mots devait instaurer une distance nécessaire entre nous. Il ne me tolère pas encore comme différent de lui, pointant les transformations qu'il effectue sur les mots, il répond en transformant à nouveau le néologisme¹⁰. Il parlera quelques entretiens plus tard du carrelage en employant le mot «**Yartax**». Je lui fais remarquer qu'il n'emploie plus le mot Xanax pour désigner le carrelage et il reprend : «Ce n'est plus Xanax... non, c'est du Vipon... vous êtes professeur ?». Jérôme m'interpelle ici sur ma place ; il est lui comme un professeur et il m'accepte comme scribe, comme la main qui note et constitue un double de lui sur une feuille de papier.

Je réponds, employant alors son dernier terme parlant de moi : «Non, je suis un psychologuexax. à quoi il ajoute, très satisfait : «Oui, c'est **merveilleux**». Il retrouve la place d'où il peut vivre la relation. Il pourra alors dire de lui-même : «Je suis un psychologuexax.»

La distance à l'autre gérée par les néologismes

Au cours d'un entretien, il m'interrompt : «J'étais pas là, dans votre pas, **Mataxlang**». Je lui dis qu'il n'était pas là, comme maintenant il s'éloigne de moi (ou il m'éloigne de lui) en disant des choses que je ne comprends pas : Je traduis la distance géographique en terme de distance relationnelle.

Il dit : «À Yanni». Je reprends : «Vous êtes à Yanni, plus à Mataxtang». Indiquant que le nom du pays dans lequel il se trouve vient à nouveau de changer. Il répond : «c'est pareil». (Il me dit que c'est pareil dans sa tête bien que le

6 J'ai noté par exemple : Artous : c'est autriche et non pas la France. Si le sang n'est pas transformé, il devient Yamar. Karnex, c'est le nom: Malix, c'est le payx, la langue, c'est yanni, c'est du vrai français : Trini, c'est ce que je vais faire en sortant de l'hôpital : il est un «gallactic fillers».

7 Notons ici l'utilisation du néologisme Geys, proche de Gays, homosexuels en anglais.

8 Nous voyons là que ma place dans la relation et le type d'investissement de Jérôme sur moi oscillent entre l'investissement d'un pseudopode de lui-même (être lui une partie de lui), et celui d'un objet qui ne serait plus tout à fait une partie de son propre corps, qui aurait un début d'écart avec lui-même (être comme lui). Mon objectif étant d'être à l'endroit qu'il m'assigne pour devenir progressivement investi comme différent de lui.

9 Jérôme remplit le verso de la feuille comme s'il s'était efforcé de ne laisser aucun blanc : Zor, Mazer, Nazer, Saf, Cinq, Zinal, Kurter, None, Plus, de Serfe, Final, Manotekantz, Répeil, Natarzar, Kint, Mazer, Normax, Cinq, Mox, Zenals, Kuretzramrtzx, Terns, Derliszarx, Zenal, Koror, Xarmarts, Sqenners, Tormars, Karers, Non, Plis, Non plus de Chefs, Sif. J'ai l'impression qu'il remplit la feuille comme il a rempli ma tête de ses associations morcelées.

10 Les règles de transformations changent pour ne pas être appréhendées. Il y a transformation constante des éléments par lesquels il pourrait reconnaître la castration.

mot ait changé, niant ainsi la transformation du mot). Je dis : «Mais ça n'a pas le même nom.»

Il explique : «Non, l'un c'est le chiffre, l'autre le «mathematics», chiffra». Je ne comprends plus rien. Je me sens perdu, un peu stupéfait. Mais comme peut-être, il ne veut pas me perdre complètement, il poursuit : «Le chiffre, c'est ce qui est au milieu du Tulus», et montre le sommet du crâne, ça change pendant deux mois et après on devient **intelligent**». Je me dis que justement j'ai l'impression de ne plus comprendre, peut-être est-ce ce qu'il essaie de me faire ressentir et qu'il traduit par «ne pas être intelligent». J'ai l'impression qu'il traduit ici ce qui se passe dans la relation.

Je poursuis : «Le mots changent et j'ai du mal à comprendre». Il m'arrête : «Vous avez tout compris». Ce que je comprends comme : «En effet je vous perds avec mes mots, vous avez bien compris ce qui se passe». J'ai l'impression qu'il est satisfait que je parvienne à certains moments à traduire ce qu'il ressent.

Je lui dis qu'il a l'impression que j'ai tout compris comme si j'étais un peu **comme lui**. Il répond : «Pareil, non, l'intelligence vient du psychisme, l'entrans, c'est le lobe qu'on a dans la tête, il n'y est plus, il est parti... évaporation. Évaporation, inerte, innervation». Je remarque que quand je parle de **proximité**, il associe à ce qu'il a à l'intérieur de lui (entrans lobe qu'on a dans sa tête) au départ (parti, évaporation) et sur la tension (innervation). Je demande si l'innervation, c'est dangereux. Il répond : «Oui, **10 cm**». Et il ajoute «**Panix**» (...) **On n'a plus de peau...** elle est partie au soleil, on voit tout à l'intérieur, matériau». Je comprends bien entendu cette distance comme une distance relationnelle : être relationnellement trop près c'est dangereux : il est sans pare-excitation le protégeant du monde externe, la peau psychique ne peut le protéger.

Plus tard, alors qu'il parle d'événements angoissants (maladies que l'on peut attraper parce qu'on n'a pas de peau), il essaie de me tenir à distance en annulant les mots déjà prononcés.

«Annulé insiste-t-il». Je lui fais remarquer qu'il voudrait ainsi faire comme si cela n'avait pas été dit. Il me répond : «Si mais dans la planète **Jupiter**»¹¹, il éloigne ainsi le phénomène pour s'en protéger, comme il m'éloigne de lui pour se protéger de moi.

Je lui fais remarquer que c'est loin. Apparaît alors la métaphore de la brûlure dans le rapprochement : «Oui, le soleil s'est fait brûlé par Jupiter...marquez «voilà. V-O-I-L-A». Je lui dis qu'il annule ce qu'il a dit comme s'il le mettait loin de lui, comme ça ce n'est plus dangereux. Il répond : «lointain». Je fais le lien avec la relation : «Quand c'est dangereux, on annule en mettant loin de nous la personne à qui l'on parle, comme avec le soleil». Il reprend : «le soleil est trop près... **un millimètre**, il réchauffe l'atmosphère». J'entends cela dans la relation, nous nous rapprochons, et cela devient dangereux. Je lui dis : «Il est très près, c'est pour cela qu'il est très dangereux». Il répond : «Oui, tout **fond**». Je continue : «Et on le met loin pour se protéger». Il se détend : «**Un mètre**, là il éclaircit». J'essaie de penser à la bonne distance psychique entre nous ne serait ni trop dangereuse, ni trop grande. Je remarque qu'un mètre ce n'est pas trop loin, comme la planète Jupiter, mais pas trop près comme un millimètre, il cherche la bonne distance¹².

Il poursuit : «Si on le met loin, on prend des risques, il vous brûle le dos». J'associe intérieurement que loin, il brûle également, mais comme s'il était derrière, il brûle le dos. Je pense au contrôle de l'objet : si l'on l'éloigné trop, il peut également être dangereux. La persécution est à la fois être trop près ou trop loin, je fais le lien avec la relation : «C'est comme nous, quand on est trop près, c'est dangereux, trop loin, on prend aussi des risques», il conclut ainsi l'entretien : «Et fin, F-I-N».

Utilisation de fausses métaphores calorifiques : les «équations symboliques»

Au cours des entretiens, il traduit souvent la proximité relationnelle dangereuse entre lui et moi par une «métaphore» **calorifique**. En l'ait il ne s'agit alors de métaphore que pour celui qui écoute ; pour le patient cette expression a

11 Cette proximité et cette excitation insoutenables nécessitent immédiatement une protection, une défense. Il dira de la même manière : «Je suis sur Vénus, explique t-il..., loin. Au cours des entretiens, l'excitation et la proximité psychique sont toujours suivies d'un éloignement psychique très important.

12 Remarquons que quelquefois la distance est également traduite pas des actes : il se déplace dans la pièce quand il veut s'éloigner affectivement de moi ou me tenir à distance.

valeur de ce que H. Segal (1957) nomme équation symbolique, traduisant au plus près, l'excitation pulsionnelle. En d'autres termes, l'expression «**chaleur affective**» est appréhendée par lui de façon **corporéisée**, comme de la chaleur physique¹³. Tout se passe comme si la rencontre était «trop brûlante» au sens littéral, les mots étant traités comme des choses (Freud, 1915). A certains moments, cette démétaphorisation se repère dans des expériences **hallucinatoires** cénesthésique : il **sent** dans son corps la sensation de brûlure¹⁴.

Le «rapprochement» psychique (à comprendre comme accroissement de l'excitation pulsionnelle) devient pour lui un «réchauffement», puis une «brûlure» produite en s'approchant du soleil. Une proximité plus importante est traduite par d'autres expressions telles que «fusion», trop près, un millimètre, tout fond... dit-il. Cette question de la distance psychique à l'objet est reprise plus tard sous forme d'équations symboliques sur l'absence de peau : «Il n'y a pas de peau, (...) la peau, ça n'existe pas». Ce vécu s'ajoute à son impression de posséder du sang en plastique bleu, dur : celui-ci fond lors des contacts avec autrui et se répand sur le sol. Il me signifie que du sang bleu est venu tacher mes chaussures. Il est extrêmement angoissé dans ce mouvement de liquéfaction et de vidage.

Je comprends cette expression («sans peau») par rapport au dysfonctionnement de sa peau psychique : c'est bien ainsi que je le ressens, comme un écorché vif, avec la nécessité absolue de contrôler les objets pour ne pas être envahi par eux, ou de contrôler lui-même pour ne pas se sentir se vider.

Désagrapper

Quelques temps plus tard, il aborde la question de la relation et de la difficulté à se séparer en d'autres termes : «Il faut être droite et **simultanerf**». Je reprends le dernier mot : **simultanerf**, qui me fait penser à simultanément et à nerf, tension (je viens en effet de parler de lui et moi ensemble). Je dis : «Simultanément peut-être vous et moi» (en le restituant dans la relation). Il reprend : «Oui, un ou deux... pour parler tous les deux, et je vous dis merci». Il est ému.

Je reprends : «Vous me remerciez de parler avec vous». Il explique «Non, d'approcher, approcher, **désagrapper**». Il explicite qu'il me remercie d'approcher de lui, et me parle de désagrapper. Je dis «Désaggraffé. enveloper les agraphes, lien difficile à enlever, difficile de se séparer...». Il continue : «Comme le pastis, eau», je reprends : «Comme l'eau avec le pastis, mélangés, on ne sait pas comment les séparer». Il me regarde et sourit.

Jérôme m'apprenait combien il était nécessaire de respecter le monde interne du psychotique pour entrer en contact avec lui.

Et c'est à partir du moment où j'acceptais de me placer à l'endroit où je pouvais être trouvé, que le patient a pu commencer à m'investir sans se sentir trop en danger. C'est à partir du moment où j'ai commencé à mieux tolérer la transformation morcelante des mots, et de moi-même, que Jérôme pouvait abandonner progressivement son langage néologique, pour parler de plus en plus de façon compréhensible.

conclusion

1°) La **création** de néologismes est sous-tendue par un mouvement d'attaque des mots, de morcellement, transformation portant sur tous les objets investis. Ce mouvement est suivi d'un second : la reconstruction (dont nous n'avons pas décrit les de règles)¹⁵. Double mouvement, similaire à celui décrit par Freud (1924) pour la construction du délire (déli de la réalité, rejet de la représentation que l'on pourrait en avoir). Mais ici ce la défense porte, non plus sur la réalité externe, ni sur sa représentation, mais sur les mots qui sont censés la représenter. La pensée magique, par l'utilisation omnipotente des mots, permet de transformer la réalité intolérable et de la conformer à nos attentes. Les mots utilisés de façon concrète, comme des choses (Freud, 1915), façonnent la réalité.

13 Jérôme se «fluidifie» dans le rapprochement affectif : il se vit comme du plastiques qui fond au soleil et se répand par terre, sur mon pied, corps sans peau, laissant le patient démun, en proie à toute excitation appréhendée comme une brûlure intolérable, faute de pare-excitation. C'est alors qu'hallucinatoirement, et du façon délirante, il construit un objet intermédiaire narcissique qui le protège en filtrant, précurseur d'un moi-peau pare-excitatif vivant : l'hallucination pallie ainsi les carences du moi préconscient.

14 La relation oscille entre une position collée mais dangereuse (brûlure), et un éloignement extrême, d'où l'objet est exclu. Dans ce corps sans peau, sans pare-excitation, Jérôme est toujours en danger de persécution, de brûlure psychique par le rapprochement possible d'un objet. Il sent qu'on le touche quand on lui parle, et re.se.snl des brûlures quand on passe derrière lui : «Arrêtez, vous me brûlez quand vous passez» explique t-il.

2°) Nous avons également travaillé, à partir du cas de Jérôme, une des fonctions relationnelles des néologismes¹⁶.

L'utilisation des néologismes permet au patient de gérer la distance à son interlocuteur : il peut le perdre, l'exclure, le séduire, etc. Si celui-ci veut trop s'approcher en apprenant le sens des mots transformés en néologismes, le patient peut à nouveau changer le code, les règles. Fragilité renvoyant à une fonction pare-excitative du moi, ou du moi-peau encore défaillante.

Nous avons été attentif à la «position psychique» du clinicien, qui, comme nous l'avons vu, facilite son investissement par le patient en se «plaçant où il peut être trouvé», tolérant d'être tenu à distance puis très approché, pour être à nouveau tenu à distance. C'est à ce prix, en tolérant dans un premier temps l'om-

B I B L I O G R A P H I E

BOBON J. Introduction historique à l'étude des néologismes et des glossolalies en psychopathologie. Paris. Masson. 1952.

DOR J. «Jean Bobon et la psychopathologie du langage», in information psychiatrique, 1980. tome LVI. n° 6. pp. 739-745

DOR J. 1994 Condensations et déplacements dans la structuration des langages délirants. Chp 10 de Clinique psychanalytique. Paris. Denöel.

DOR J. «Documentation bibliographique sur les néologisme, les glossolalies et la psychopathologie du langage», in Bulletin du Centre de formation et de recherches psychanalytiques (Esquisses psychanalytiques). n°3. printemps 1985. 99.129-138

FLOURNOY Th. Des Indes à la planète Mars - étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalies. Paris. Alcan. 1900. rééditée au Seuil.

nipotence du patient, comme dit Winnicott à propos de la mère suffisamment bonne, qu'une véritable relation triangulée pourra peut-être se constituer ■

15 *Nous pouvons ici nous reporter aux travaux de J. Dor (1994) qui décrit et analyse la construction des néologismes à partir de deux mécanismes : le déplacement et la condensation.*

16 *J'ai noté que l'utilisation massive de néologismes par le patient concorde toujours avec les moments de grandes tensions où il se sent en danger dans la relation : augmentation d'excitation, présence potentielle de persécuteurs. proximité trop grande dans la relation.*

FLOURNOY Th. «Nouvelles observations sur un cas de somnambulisme avec glossolalies». in Archives de psychologie. n°9. 1910. pp. 101-374

GIMENEZ G. 1994. Entre chaos et pensée, l'hallucination, un contenant pré-symbolique. In Anzieu. D. Barruel F. Gibello. Gimenez.g B. Houzel. Lavale. G. D. Tisseron. S. L'activité de la pensée. Emergences et trouble. Dunod. 145-156.

MAEDER A. «La langue d'un aliéné. Analyse d'un cas de glossolalie». In Archives de Psychologie. n° 9.1910

PEDINIELLI J.L. BERTAGNE VON KRACHT. Paroles de Psychotiques. Nervure Journal de Psychiatrie. 1990.3.7.10-18

TEULIE G. «Une forme de glossolalie par suppression littérale», in Annales médico-psychologiques. n° 96.1938.

SEGAL H. 1957. Notes sur la formation du symbole. Revue Française de Psychanalyse. 1970.34.685-708.